

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1902)
Heft: 4

Artikel: La dernière phase de la pensée religieuse de J.-J. Rousseau : ou son Fragment allégorique sur la Révélation [suite]
Autor: Thomas, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DERNIÈRE PHASE DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

de J.-J. Rousseau

OU

son *Fragment allégorique sur la Révélation*¹

PAR

LOUIS THOMAS

CHAPITRE V

L'Allégorie et les derniers écrits antérieurs de Rousseau.

(*Suite.*)

On trouve déjà dans les *Dialogues*, exprimée avec la même rigueur et la même généralité, mais en termes plus succincts, la règle de foi précédemment signalée dans les *Rêveries*. Rousseau y dit de Jean-Jacques : « J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matière de foi. Je cède à la conviction directe, sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre ; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui opèrent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberais dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrais donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous direz que ma raison choisit le sentiment

¹ Voir les livraisons de mars et de mai.

que mon cœur préfère, et je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumières pour se décider sans le concours de la volonté. »

Mais ce qui doit être surtout relevé dans les *Dialogues*, c'est la modestie, même l'humilité avec laquelle Rousseau y parle souvent de lui-même.

Il dira, par exemple : « Jean-Jacques n'est pas un homme vertueux.... C'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.... C'est un homme sans malice plutôt que bon, une âme saine, mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guère. Pour le crime,... il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine.... Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral » (*Second dialogue*, t. I, p. 242).

Après avoir dit qu'il « unissait un cœur vif et un esprit lent, » il ajoute : « Cette opposition entre les premiers éléments de sa constitution, se fait sentir dans la plupart des qualités qui en dérivent et dans toute sa conduite » (*Second dialogue*, t. I, p. 318). Il dit un peu plus loin (p. 337) qu'il est « doué d'un cœur très sensible et d'une imagination très vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées et plus difficilement encore ses paroles. »

« Jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion et moins formé pour l'action » (p. 319).

« Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce et devient une passion très vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très fréquemment aux Orientaux, c'est ce qui est arrivé à Jean-Jacques, qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de son imagination en secouer le joug, il ne s'élèvera pas sans peine à des méditations purement abstraites et ne s'y soutiendrait pas longtemps. Mais cette faiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne serait une tête plus philosophique » (p. 328).

« De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous

les goûts, tous les penchants, toutes les habitudes de Jean-Jacques, les vices mêmes et les vertus qu'il peut avoir. Il n'a guère assez de suite dans les idées pour former de vrais projets ; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait parfois dans sa chambre de fortes et promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue » (p. 331).

« La même opposition qu'offrent les éléments de sa constitution se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs et dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable ; il est indolent, paresseux, sans vigueur ; il est fier, audacieux, téméraire ; il est craintif, timide, embarrassé ; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté ; il est doux, caressant, facile jusqu'à la faiblesse. En un mot il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité... et pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche et mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu sitôt qu'il est animé de quelque passion » (p. 332).

Dans un passage fort remarquable et qui montre que Rousseau entrevoyait le but providentiel et miséricordieux de ses grandes épreuves, il dit de Jean-Jacques : « Malgré les erreurs, les fautes et les expiations d'une longue vie, il n'y aurait peut-être que le concours de plus grands malheurs qui pût détruire son illusion chérie et lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il le cherche » (p. 341). — Qu'était donc cet « ordre de choses bien différent » de celui où Rousseau, « enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute espèce, » avait longtemps cherché « des sujets où il trouvât tout cela » (p. 340) ? Ce nouvel ordre de choses, qu'il devait dès lors toujours plus entrevoir, n'était-ce pas celui de la vie purement chrétienne et de ses espérances pour l'au-delà ?

« Comment, faible et subjugué par ses penchants, Jean-Jacques pourrait-il être vertueux, n'ayant toujours pour

guide que son propre cœur, jamais son devoir ou sa raison ? Comment la vertu qui n'est que travail et combat régnerait-elle au sein de la mollesse et des doux loisirs ? Il serait bon, parce que la nature l'aurait fait tel ; il ferait du bien, parce qu'il lui serait doux d'en faire ; mais s'il s'agissait de combattre ses plus chers désirs, et de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le ferait-il aussi ? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins, ne s'étend pas jusques-là. Il en faut une autre alors qui commande et que la nature se taise » (p. 344). — Encore ici, que peut être cette mystérieuse voix qui commande et fait taire la nature, si ce n'est la voix de Jésus-Christ ?

« Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera faible et que la vertu n'appartient qu'aux âmes fortes. Mais... qui l'admira, l'adorera plus que lui ? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resterait-il froid uniquement pour la suprême beauté ?... Il voudra toujours ce qui est bien, il le fera quelquefois, et, si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa faiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur.... Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse, mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus souvent encore il agira comme il ne doit pas, et toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission » (p. 346).

« Jean-Jacques eût pu remplir sans bruit de grands devoirs, dont jamais personne n'aurait rien dit ; mais la négligence des petits devoirs inutiles (les pratiques de la morale conventionnelle et de société) a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, et je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source et qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractère qui le domine et ne lui fait pas

moins négliger ses intérêts que ses devoirs » (*Second dialogue*, t. II, p. 29).

« Celui qui sait régner sur son propre cœur, tenir toutes ses passions sous le joug, et sur qui l'intérêt personnel et les désirs sensuels n'ont aucune puissance, et qui, soit en public, soit tout seul et sans témoin, ne fait en toute occasion que ce qui est juste et honnête, sans égard aux vœux secrets de son cœur : celui-là seul est vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espèce humaine. Je sais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre ; je sais que Fénelon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les siècles modernes, et parmi nous, j'ai vu George Keith suivre encore leurs sublimes vestiges.... Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives et douces,... qui n'a que faire de gloire et de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachements et qui... cherche son bonheur en dedans sans égard aux usages suivis et aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, parce qu'il ne vaincra pas ses penchants, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que ferait, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu » (*Second dialogue*, t. II, p. 45). — Ici encore Jean-Jacques ne se range pas plus parmi les meilleurs représentants de l'humanité, que parmi les pires, mais dans la nombreuse classe des intermédiaires. Quelle distance n'y a-t-il pas entre cette appréciation et l'orgueilleux défi qui termine la première page des *Confessions* ?

« Quant à ce qui n'est connu que du Ciel et de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle.... Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices ; non qu'il n'en ait de très grands ; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui et qu'il n'en doit aucun compte aux autres.... il n'a pas été si discret dans ses *Confessions* et peut-être n'en a-t-il pas mieux fait » (p. 67).

« Jean-Jacques est faible sans doute et peu capable de vaincre ses passions ? Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractère, et des tentations basses ne sauraient s'approcher de son cœur » (p. 117).

« Il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues et dont il n'aura pu se justifier, c'est-à-dire qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier » (*Troisième dialogue*, t. II, p. 238).

Enfin, on trouve une note ainsi conçue : « On me reprochera, j'en suis très sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah, si je n'en avais pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort serait moins à plaindre ! » (p. 212).

En résumé, si pénible que soit en général l'impression produite par la lecture des *Dialogues*, ils méritent d'être plus connus et, si excentriques qu'ils soient, ils n'en apparaissent pas moins comme annonçant sur plusieurs points l'œuvre moins troublée des *Rêveries*.

Mais hélas ! la composition des *Dialogues* ne devait pas être encore la plus triste manifestation du délire de l'infortuné Rousseau, il faut aussi tenir compte de ce qu'il a tenté lui-même, d'après son propre récit, d'abord le 24 février 1776, pour faire parvenir cet ouvrage à Louis XVI, puis pour trouver un homme de confiance entre les mains duquel il pût déposer son manuscrit. Désespérant d'y réussir, il résolut d'écrire une espèce de billet-circulaire adressé à la nation française, d'en faire plusieurs copies et de le distribuer lui-même dans les lieux publics aux inconnus dont la physionomie lui plairait le plus. « Ce billet-circulaire portait cette suscription : « A tout Français aimant encore la justice et la vérité ; » et tous ceux à qui Rousseau le présenta, « après avoir lu l'adresse, lui déclarèrent avec une ingénuité qui le fit rire au milieu de ses douleurs, qu'il ne s'adressait pas à eux. »

Cependant de l'excès même du mal devait, par la miséricorde de Dieu, surgir le remède. « Ce dernier mauvais succès, raconte Rousseau, qui devait mettre le comble à mon

désespoir, ne m'affecta point comme les précédents. En m'apprenant que mon sort était sans ressources, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage de l'*Emile* que je me rappelai me fit rentrer en moi-même, et m'y fit trouver ce que j'avais cherché vainement au dehors. Quel mal t'a fait ce complot ? Que t'a-t-il ôté de toi ? Quel membre t'a-t-il mutilé ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle renferme, pour y substituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourraient-ils altérer, changer, détériorer mon être ? Ils auront beau faire un Jean-Jacques à leur mode, Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux. » (Histoire des Dialogues, p. 229.)

Des considérations plus élevées vinrent encore ranimer son courage. Il se dit, entre autres : « Comme s'il était au pouvoir des hommes de changer la nature des choses et de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocence ! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connaissent et me rendent justice ? Le ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon âme heureuse et de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir inutilement ? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, saurai-je et m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre ?... L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite envers les hommes » (p. 301).

Tout cela nous conduit naturellement aux *Rêveries du promeneur solitaire*, « si différentes des *Dialogues*, » qui furent composées vers la fin de 1777 et au commencement de 1778, avant le 12 avril, jour où fut écrite la dernière. Dans la première, Rousseau revient sur la crise salutaire que nous venons de rappeler, et il y ajoute quelques détails. « Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis longtemps je ne craignais plus rien, mais j'espérais encore, et cet espoir, tantôt bercé, tantôt frustré, était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu (ce doit

être une allusion aux vaines tentatives qu'il avait faites au sujet de ses *Dialogues* et sur lesquelles il revient lui-même un peu plus loin), vient enfin d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance, et m'a fait voir ma destinée, fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès lors, je me suis résigné, et j'ai retrouvé la paix. »

Après avoir parlé de l'espérance qu'il avait eue de ramener à lui sa génération, il continue en disant : « Je comptais encore sur l'avenir, et j'espérais qu'une génération meilleure, examinant mieux, et les jugements portés par celle-ci sur mon compte, et sa conduite envers moi, démêlerait aisément l'artifice de ceux qui la dirigent et me verrait enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes *Dialogues* et qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoique éloigné, tenait mon âme dans la même agitation que quand je cherchais encore dans le siècle un cœur juste.... J'ai dit dans mes *Dialogues* sur quoi je fondais cette attente. Je me trompais. Je l'ai senti par bonheur assez à temps pour trouver encore avant ma dernière heure, un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, et j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu.... Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperais aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelais jadis mes *Confessions*. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi.... Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles et je n'aurai pas tout à fait perdu mes derniers jours.... Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui ou à moi-même, m'abstenir est donc mon unique devoir, et je le remplis autant qu'il est

en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps, mon âme est encore active ; elle produit encore des sentiments, des pensées, et sa vie interne et morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre. »

Rousseau revient encore dans sa *Huitième rêverie* sur sa crise intérieure et il l'éclaire d'un jour nouveau, fort intéressant.

Après avoir dit qu'il avait reconnu qu'il devait renoncer à lutter contre sa destinée, se soumettre à « l'aveugle nécessité », à une « pure fatalité », — on est étonné qu'il ne parle pas plutôt de soumission confiante à la volonté de Dieu, — il continue en disant : « C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, et c'est là qu'il faut travailler pour l'arracher tout à fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi... Ma raison, mon cœur acquiesçaient » à ce que j'avais reconnu, « et néanmoins, je sentais ce cœur murmurer encore. D'où venait ce murmure ? Je le cherchai, je le trouvai ; il venait de l'amour-propre, qui, après s'être indigné contre les hommes, se soulevait encore contre la raison. — Cette découverte n'était pas si facile à faire qu'on pourrait croire ; car un innocent persécuté prend longtemps pour un pur amour de la justice, l'orgueil de son petit individu. » — Remarquons bien cette énergique désignation. — « Mais aussi la véritable source, une fois connue, est facile à tarir, ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fières ; l'amour-propre, fertile en illusions, se déguise et se fait prendre pour cette estime ; mais quand la fraude enfin se découvre, et que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès lors il n'est plus à craindre ; et, quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjugue au moins aisément. — Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'était exaltée en moi dans le monde, et surtout quand je devins auteur ; j'en avais peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avais

prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues, l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner ; en se repliant sur mon âme, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors, redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, et m'a délivré du joug de l'opinion. — Dès lors j'ai retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité ; car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait et que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. »

Rousseau avait déjà établi en général cette lumineuse distinction entre l'amour de soi et l'amour-propre. Il avait dit dans les *Dialogues* (*Premier dialogue*, p. 31) : « Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, et n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes et douces par leur essence ; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écartier que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature et deviennent irascibles et haïneuses, et voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon et absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire un sentiment relatif, par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative et qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui¹. »

Ce qu'il y a de nouveau dans les *Rêveries*, c'est que cette distinction générale, Rousseau se l'applique à lui-même expressément et en plein, et qu'il y eut là pour lui une véritable « découverte », un vrai progrès dans la connaissance de ses misères.

¹ On retrouve déjà dans l'*Emile* cette distinction entre l'amour de soi et l'amour-propre, considérés en général. Voir Borgeaud, *Rousseau's Religionsphilosophie*, p. 34.

On peut trouver dans le même écrit bien d'autres passages attestant les progrès que Rousseau faisait dans l'humilité.

« Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, » dit-il dans la *Première promenade*.

« C'est à cette unique et utile étude de moi-même, que je consacre le temps de ma vieillesse. Heureux si, par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie... plus vertueux que je n'y suis entré » (*Troisième promenade*).

« Je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge, la promenade du lendemain (la *Quatrième*) et j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que le *Connais-toi toi-même* du temple de Delphes n'est pas si facile à suivre que je l'avais cru dans mes *Confessions*. »

Après avoir parlé d'un « mensonge affreux », fait dans sa jeunesse et qui lui laissa « les plus inextinguibles regrets », « en m'épluchant avec plus de soin, dit-il, je fus surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappelais avoir dites comme vraies, dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiais ma sûreté, mes intérêts, ma personne.... Ce qui me surprit le plus était qu'en me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentais aucun vrai repentir,... je mentais ainsi de gaieté de cœur, sans nécessité, sans profit. »

Après avoir recherché ce qui constitue le mensonge et conclu par cette double formule : « Tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge,... mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction, » Jean-Jacques dit en terminant : « Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout à fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devais aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devais à moi-même ? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi : c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité¹. Quand la stérilité de ma conver-

¹ Rousseau parle ainsi de la véracité au double point de vue de ce que nous

sation me forçait d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avais tort, parce qu'il ne faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même ; et quand, entraîné par le désir d'écrire, j'ajoutais à des choses réelles des ornements inventés, j'avais plus de tort encore, parce qu'orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer. Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avais choisie (*Vitam impendere vero.*) Cette devise m'obligeait plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité,... il fallait lui sacrifier aussi ma faiblesse et mon naturel timide ; il fallait avoir la force et le courage d'être vrai en toute occasion.... Voilà ce que j'aurais dû me dire en prenant cette fière devise et me répéter sans cesse tant que j'osai la porter.... Avec une âme faible, on peut tout au plus se garantir du vice ; mais c'est être arrogant et téméraire d'oser professer de grandes vertus.... Il est bien tard, sans doute, pour faire usage de ces réflexions ; mais il n'est jamais trop tard au moins pour redresser mon erreur et remettre ma volonté dans la règle,... il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, et à moins présumer de soi. »

Dans la *Sixième promenade*, Rousseau réfléchit sur les occasions où il avait rendu ou refusé des services à son prochain, et ainsi, dit-il, je reçus « de nouvelles lumières sur la connaissance de moi-même et sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances, sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que pour bien faire avec plaisir, il fallait que j'agisse librement, sans crainte, et que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisait qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances.... Dès que mon devoir et mon cœur étaient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement s'abstenir ; alors j'étais fort le plus souvent : mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que devons au prochain et de notre propre dignité, mais pas un mot sur notre relation la plus essentielle et la plus élevée : ce que nous devons à Dieu !

ce soit les hommes, le devoir, ou même la nécessité, qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, et je ne saurais obéir... En toute chose imaginable, ce que je ne fais pas avec plaisir, m'est bientôt impossible à faire.... Il y a plus. La contrainte, d'accord avec mon désir, suffit pour l'anéantir et le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement ; et voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige et que je faisais de moi-même lorsqu'on ne l'exigeait pas. »

Il émet un peu plus loin une idée propre à modifier la notion par trop stoïque qu'il se faisait de la vertu. « Le plaisir de remplir ses devoirs, dit-il, est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élèvent pas si haut que cela. » Il arrivait ainsi à comprendre que la vertu n'est pas seulement une victoire chèrement achetée, mais qu'elle peut devenir une habitude, une seconde nature, par là même quelque chose de facile, d'aisé, de joyeusement paisible : ce qui est surtout vrai pour le chrétien, comme fruit de la grâce divine et comme confirmation de la grande promesse : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Peu après, il dit : « Hors d'état de bien faire, et pour moi-même et pour autrui, je m'abstiens d'agir,... état qui n'est innocent que parce qu'il est forcé.... Je vais trop loin, sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire.... »

Vers la fin de la même *Promenade*, Jean-Jacques fait un aveu assez énigmatique, mais de quelque importance. « Je me suis souvent demandé, dans mes châteaux en Espagne, quel usage j'aurais fait de l'anneau de Gygès, si j'en eusse été possesseur, car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes désirs, pouvant tout sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurais-je pu désirer avec quelque suite ? Une seule chose, c'eût été de voir tous les cœurs contents.... Il n'y a qu'un seul point, sur lequel la faculté de pénétrer partout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurais

mal résisté ; et une fois entré dans ces voies d'égarement, où n'eussé-je point été conduit par elles ? Ce serait bien mal connaître la nature et moi-même, que de me flatter que ces facilités ne m'auraient point séduit, ou que la raison m'aurait arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étais perdu par celui-là seul. Celui que la puissance met au-dessus de l'homme, doit être au-dessus des faiblesses de l'humanité ; sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres et de ce qu'il eût été lui-même, s'il fût resté leur égal. — Tout bien considéré, je crois que je ferai bien de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. »

Signalons enfin les lignes suivantes, extraites de la *Huitième promenade*, qui peignent bien l'extrême sensibilité physique, la nervosité de Jean-Jacques : « Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions ; et tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause.... Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. »

Rousseau n'a pas consacré toutes les *Promenades* à la réflexion sur soi-même ; il en est qui lui sont étrangères ou ne s'y rapportent qu'indirectement. Ainsi la *Deuxième*, où il se remémore son heureux séjour dans l'île de Saint-Pierre ; la *Septième*, où il est question de l'étude de la Botanique et où il décrit quelques-unes de ses courses d'herborisation dans les montagnes neuchâteloises ; la *Neuvième*, où il parle de son amour pour les enfants ; la *Dixième*, écrite au cinquantième de ses premières relations avec M^{me} de Warens, et remplie de son souvenir. Toutes ces compositions, très intéressantes en elles-mêmes, le sont aussi comme indices des dispositions toujours plus paisibles où il se trouvait alors.

Sans doute, cette paix n'était pas complète, on voit reparaître de temps en temps le spectre de l'universel complot ; cependant cette préoccupation n'est plus sur le premier plan.

L'orage n'a pas tout à fait cessé, le grondement du tonnerre se fait encore entendre, mais moins fréquent et plus éloigné.

Dans une des dernières lettres de Rousseau, datée du 3 février 1778 et adressée au comte Duprat qui lui offrait un asile à la campagne, en plein pays catholique, — offre qui, en définitive, ne fut pas acceptée, — nous rencontrons quelques lignes qui décèlent un excellent équilibre spirituel. Elles manifestent à la fois la droiture de Jean-Jacques, la largeur de ses sentiments religieux et sa fermeté comme protestant. « Au reste, écrit-il, je n'ai nul éloignement pour les précautions qui vous paraissent convenables pour éviter trop de sensation. Je n'ai nulle répugnance à aller à la messe ; au contraire, dans quelque religion que ce soit, je me croirai toujours avec mes frères parmi ceux qui s'assemblent pour servir Dieu. Mais ce n'est pas non plus un devoir que je veuille m'imposer, encore moins de laisser croire dans le pays que je suis catholique. Je désire assurément fort de ne pas scandaliser les hommes, mais je désire encore plus ne jamais les tromper. »

Il est un récit de Bernardin de Saint-Pierre, qui est non moins significatif et qui se rapporte à une promenade qu'il fit avec Rousseau au mont Valérien, le « lundi des fêtes de Pâques, » c'est-à-dire le 20 avril¹, un mois avant le départ pour Ermenonville (le 20 mai). Après avoir traversé le bois de Boulogne, dans lequel Jean-Jacques se mit à herboriser, les deux amis arrivèrent sur le bord de la Seine et passèrent « le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. » Puis, raconte Bernardin, « nous gravâmes une pente très raide, et nous fûmes à peine à son sommet, que pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très belles. Nous entrâmes justement

¹ En admettant avec Musset-Pathay que le jour « des Pâques fleuries » fût en 1778 le 12 avril.

au moment où l'on prononçait ces mots : « Providence qui avez soin des voyageurs ! Providence qui avez soin des empires ! » Ces paroles si simples et si touchantes nous remplirent d'émotion, et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant, j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : « Quand plusieurs d'entre vous » seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu » d'eux. » Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique ; » il me répondit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre. » Cependant on nous introduisit au réfectoire ; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme ; Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Oh ! qu'on est heureux de croire ¹ ! »

« Les *Rêveries*, dit Châtelain, sont fort différentes des *Dialogues*. L'enfièvrement a cessé, la résignation remplace la colère. Les billets-circulaires n'ont amélioré en rien la situation, et ce résultat négatif, loin de l'exaspérer davantage, comme on pouvait s'y attendre, provoque au contraire une détente salutaire.... Un calme qu'il ne connaissait plus succède aux orages des années précédentes.... Les *Rêveries* bénéficient de cette sérénité. Le délire, sans doute, y montre toujours un grand bout d'oreille, mais à côté de lui on trouve des pages ravissantes, dignes des meilleures de la bonne époque de l'écrivain,... il a, en un mot, comme il le dit lui-même, recouvré « la paix de l'âme et la félicité. » — La paix oui, mais la félicité c'est beaucoup dire.... »

Jusqu'ici, je suis d'accord avec le D^r Châtelain, de même qu'avec les paroles suivantes de Henri Martin : « A côté des preuves mille fois répétées de l'idée fixe qui l'égare, jamais chez lui plus d'élévation morale, une douceur si évangélique,

¹ *Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, publiées par Aimé Martin, t. VIII. *Mélanges*, 1820. Pages 64 et suiv. de l'*Essai sur J.-J. Rousseau*.

un sentiment religieux si profond, presque tendre, que dans ses *Rêveries*, qui sont comme son adieu à la terre. Sa sublime intelligence et son cœur aimant planent, pour ainsi dire, sur le naufrage de sa raison pratique¹. »

Par contre, je ne puis complètement souscrire aux lignes par lesquelles Châtelain termine son avant-dernier chapitre : « Chez Rousseau, l'apogée du délire est marquée par la rédaction des *Dialogues* : après cela, un calme relatif s'établit dans son cœur. Il en est toujours ainsi dans les affections nerveuses ; et sur ce point encore, ce qui se passe chez Jean-Jacques est bien conforme aux résultats de l'observation médicale de tous les jours. »

Je ne suis point aliéniste ; mais je ne puis croire que ce calme, si relatif qu'on l'admette et qui se prolonge pendant plusieurs mois, ne s'explique que par une simple phase de la maladie. Si des causes morales ont concouru à sa naissance et à son développement, comme l'admet aussi M. Châtelain, d'autres causes morales et même d'ordre supérieur, ont pu le contrebalancer, l'atténuer, peut-être même en triompher.

Ces causes morales d'ordre supérieur, je les vois agir déjà lors de la rédaction des *Dialogues*, et surtout dans les *Rêveries*, puisque ces deux ouvrages constatent un progrès fait par Rousseau dans la connaissance de sa misère spirituelle et dans l'humilité. Je les vois encore plus dans l'*Allégorie*, que M. Châtelain ne connaissait pas. Là, en effet, — chose bien remarquable et que je n'ai vu remarquer nulle part, — plus aucune trace de la préoccupation malsaine du moi ; Rousseau s'y efface, il n'est point personnellement en scène, bien qu'il transparaisse dans le philosophe qui symbolise toute l'histoire de la philosophie. En outre, tandis que dans les *Rêveries* la pensée de Jésus-Christ n'occupe aucune place apparente, c'est elle qui domine et en quelque sorte remplit l'*Allégorie* : celle-ci devient, par là même, un magnifique témoignage de foi chrétienne pure et simple, témoignage encore incomplet, il est vrai, mais dont la note admirablement juste est aussi belle que grave.

¹ *Histoire de France*, t. XIX, p. 256.

Le progrès spirituel des *Rêveries* à l'*Allégorie* est même si prononcé qu'il semble ne pas s'expliquer simplement par la marche régulière d'un développement, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, réclamer encore le concours d'un saut prodigieux. On dirait une haute montagne surgissant tout d'un coup au milieu d'autres montagnes moins élevées. Il y a là un superbe soulèvement spirituel, une splendide exaltation, dans le sens propre du mot ; et chez un homme doué d'une sensibilité et d'une imagination comme celles de Jean-Jacques, la cause en doit être cherchée dans une de ces extases, ou visions, ou ravissements, ou inspirations, ou contemplations sublimes, plus ou moins extraordinaires, dont il parle assez souvent.

De toutes ces extases, la plus connue est évidemment celle qui se rapporte à « la crise décisive de sa destinée, ainsi que s'exprime Amiel, ce qu'on a appelé sa vision de Damas, qui le surprend sur le chemin de Vincennes et coupe sa vie en deux. Jusque là, il avait été le jouet docile du hasard ; désormais, il sera le fils de ses œuvres ¹. »

Il était donc, un jour, sur le chemin de Paris à Vincennes, par une brillante après-midi d'été, allant visiter Diderot, alors emprisonné. Le livre qu'il avait pris ce jour-là, pour modérer son pas, était un numéro du *Mercure de France*. Or, en le feuilletant le long du chemin, il tomba sur la fameuse question proposée par l'Académie de Dijon. « Si jamais, dit-il, quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture : tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion, qui me jeta dans un trouble inexprimable. Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. O monsieur ! si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai

¹ *Jean-Jacques Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, p. 35.

vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social.... Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui, dans un quart-d'heure, m'illuminèrent sous cet arbre, a été faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier *Discours*, celui sur l'*Inégalité* et le *Traité de l'éducation*, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout¹. »

Plus tard, en 1767-1768, il dira dans le VIII^e livre de ses *Confessions* : « A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés, depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes.... Ce que je me rappelle bien distinctement, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut et je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite au crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix. Je le fis.... Mes sentiments se montèrent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu, et ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se continua dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans.... »

Plus tard encore, en 1775-1776, Rousseau, dans le second de ses *Dialogues*, fait dire à Jean-Jacques : « Si tous les hommes me ressemblaient... ils auraient peu d'activité et n'en auraient que par brusques et rares secousses, » donnée générale qui n'est point à dédaigner pour l'appréciation du rôle qu'ont joué les extases dans la vie du grand écrivain. Puis Rousseau, revenant encore une fois sur ce qu'il éprouva en se rendant à Vincennes, dit de lui-même : « En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnait de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyait une secrète opposition entre la constitution de l'homme et celle de nos sociétés; mais c'était plutôt un sentiment sourd,

¹ Seconde lettre à de Malesherbes, 12 janvier 1762.

une notion confuse qu'un jugement clair et développé. L'opinion publique l'avait trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions. — Une malheureuse question d'Académie... vint tout à coup dessiller ses yeux, débrouiller ce chaos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, et réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avaient subjugué lui-même, mais dont il crut, en ce moment, voir découler les vices et les misères du genre humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son âme, sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire et de fièvre. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avait toujours présents à sa pensée et, les comparant à l'état réel des choses, il les voyait chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés et du mensonge la raison, la vérité, et de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre humain et par l'honneur d'y contribuer, lui dictait un langage digne d'une si grande entreprise¹. »

Parlant de la composition de son second discours, dans la forêt de Saint-Germain, Rousseau dit qu'alors son âme était « exaltée par des contemplations sublimes qui l'élevaient auprès de la divinité. » (*Confessions*, livre VIII.)

Dans l'*Allégorie* même, le philosophe est représenté comme prêt à se décourager dans la poursuite de la vérité quand, « tout à coup, un rayon de lumière vint frapper son esprit et lui dévoiler ces sublimes vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même. »

Ailleurs, Jean-Jacques parle de ses extases d'une manière plus générale. On lit dans le second de ses *Dialogues* : « O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infor-

¹ La façon dont Rousseau parle ici du « ridicule espoir, » qu'alors il avait eu, offre un rapport frappant avec ce que pensait le philosophe de l'*Allégorie* avant de s'endormir de fatigue et d'avoir le songe révélateur.

tuné; celui qui sent, qui connaît vos saintes lois et s'y confie,... grâce à vous, n'est point tout entier en proie à l'adversité!... Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel.... Lui seul est solidement heureux,... ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparents dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'âme un vrai sentiment de bonheur.... Celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de cette atmosphère,... celui qui sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de là braver les coups du sort et des insensés jugements des hommes. »

Dans sa V^e *Promenade*, Rousseau se rappelle avec attendrissement « ses longues et douces rêveries » dans l'île de Saint-Pierre, où il souhaiterait de finir ses jours. « Alors, dit-il, délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère et commercerait d'avance avec les intelligences célestes dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps.... Ce que j'y ferais de plus doux, serait d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus : à l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone, je joins des images charmantes, qui les vivifient. Leurs objets échappaient souvent à mes sens dans mes extases, et maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux, et plus agréablement encore, que quand j'y étais réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attédie, cela vient avec plus de peine et ne dure pas si longtemps. Hélas! c'est quand on commence à quitter sa dépouille qu'on en est le plus offusqué! »

Mais que fut donc cette extase, cette vision, ce ravissement, cette inspiration ou contemplation sublime, dont le concours

nous paraît nécessaire pour expliquer le caractère de l'*Allégorie*? Nous ne pouvons rien dire des circonstances extérieures et de détail de ce facteur postulé, malgré les renseignements assez abondants que nous possédons sur le court séjour à Ermenonville. Mais la comparaison de l'*Allégorie* elle-même avec les écrits antérieurs de Jean-Jacques, surtout les derniers, nous semble clairement faire entendre quel était le fond ou l'objet de cette inspiration.

Ce ne put être, en effet, qu'une intuition géniale, synthétique, définitive, — bien que sommaire, encore incomplète et pas toujours égale à elle-même, — de la solution des plus grands problèmes étudiés par Jean-Jacques dans le cours antérieur de sa vie : philosophie à la recherche de la vérité religieuse, paganisme, personne et œuvre de Jésus-Christ au sein de l'humanité. Rien de plus grandiose et de plus important que l'objet de cette vision ; rien aussi de plus net et de plus assuré dans sa forme. Et si nous rapprochons de cette vision celle du chemin de Vincennes, comme elles conviennent bien l'une à l'éclatant début de l'illustre écrivain, l'autre au terme de sa carrière ! Si l'une est brusque, violente, secouant profondément l'esprit, l'âme et le corps, d'une richesse accablante mais confuse, d'un contenu troublant et trouble, si elle mêle confusément l'erreur et la vérité, si elle est encore si partielle, si incomplète, sans qu'on en eût conscience, combien l'autre, au contraire, est paisible dans toute sa force, lumineuse dans toute son envergure, large dans toute sa précision ! Quelle maturité du cœur et de l'esprit ! Quelle simplicité et quelle sobriété ! Si l'imagination y joue encore un magnifique rôle, bien que Rousseau la sentit déjà « s'attédir, » elle est tout entière au service de la raison, de la vérité, des plus nobles sentiments d'humanité et de piété.

Nous croyons que c'est pendant le séjour de Jean-Jacques à Ermenonville, que l'*Allégorie* fut écrite, et nous chercherons à l'établir. Mais dans ce but il importe de donner d'abord quelques renseignements sur ce séjour, sur la localité, sur son châtelain et sur la manière dont Rousseau fut conduit à devenir son hôte.

CHAPITRE VI

Séjour de Jean-Jacques à Ermenonville.

Au mois de février 1777, Rousseau, inquiet de la cherté croissante des vivres à Paris, douloureusement préoccupé de la santé de sa femme et lui-même ayant toujours plus de peine à copier de la musique¹, écrivit un court mémoire qui fut remis ou montré à plusieurs personnes et qui était un cri de détresse : « Ma femme est malade depuis longtemps, y disait-il, et le progrès de son mal, qui la met hors d'état de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires à elle-même quand elle est forcée de garder son lit. Je l'ai jusqu'ici gardée et soignée dans toutes ses maladies ; la vieillesse ne me permet plus le même service ; d'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul ; il faut se procurer au dehors des choses nécessaires à la subsistance et les préparer ; il faut maintenir la propreté dans la maison. Ne pouvant seul remplir tous ces soins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance et les inconvénients inévitables et intolérables de cette ressource dans une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls et néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités et l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours, c'est de prier ceux qui disposent de nos destinées de vouloir bien disposer de nos personnes, et nous ouvrir quelque asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui, désormais, passe nos forces, et de détails et de soins dont nous ne sommes plus capables².... »

Cette lettre-circulaire doit expliquer plusieurs des offres qui furent faites alors à Rousseau par de bons amis, car il

¹ « Sa main tremblante l'obligeait à recommencer plusieurs fois la même page. » *Voyage à Ermenonville* par Le Tourneur, en tête de la *Nouvelle Héloïse*, Lausanne 1792.

² *Œuvres de Rousseau*, Paris 1819, t. III, p. 394.

en eut toujours, quoi qu'il en dise et quoi qu'il se figurât. Nous avons déjà parlé de celle du comte Duprat, en décembre 1777; il y en eut une autre, en avril 1778, venant d'un jeune chevalier de Malte, M. de Flamanville, propriétaire en Normandie. Une autre fut faite peu après par de Corancez, avocat au Parlement et homme de lettres, qui possédait un petit logement disponible à Sceaux, à douze kilomètres S. de Paris, et qui était gendre de M. Romilly, très habile horloger genevois établi à Paris. A ces diverses offres¹, Rousseau préféra celle du châtelain d'Ermenonville, René de Girardin, qui lui fut faite par l'intermédiaire d'un ami commun, le Dr Le Bègue de Presles, auteur de nombreux ouvrages et rééditeur de l'*Avis au peuple*, de Tissot. Depuis plusieurs années, Rousseau avait déjà reçu des visites de M. de Girardin, qui lui avait même prêté un piano pour remplacer une humble épinette. Il ne connaissait Ermenonville que de réputation, mais cette offre lui sourit aussitôt et il était déjà

¹ Il faut peut-être y joindre celle que lui aurait faite, d'après les « Souvenirs de la marquise de Créquy » (nouvelle édition, Paris 1860, t. VII, p. 55), cette pieuse dame, une des meilleures amies de Jean-Jacques. Elle lui aurait écrit au moment où il se décidait pour Ermenonville : « Je vous conjure et vous supplie encore une fois, mon bon Rousseau, d'aller vous établir à Jossigny, où vous serez seigneur et maître... Vous n'aurez besoin d'y porter autre chose que vos livres et vos habits. J'irai moi-même chercher votre réponse au premier beau jour, et je vous demande en grâce de vous décider pour Jossigny » (en Brie). — Cette offre et ces lignes ne présentent rien d'in vraisemblable, mais les dits Souvenirs n'étant nullement des mémoires authentiques, leurs données ne peuvent être acceptées que sous bénéfice d'inventaire. (Voir une Introduction de Sainte Beuve en tête des Lettres inédites de la marquise de Créquy, mises en ordre et annotées par Ed. Fournier, Paris 1866.)

La digne marquise, instruite et bien douée, avait toujours eu une conduite fort honnête, et, à la suite de grandes épreuves, elle devint sérieusement dévote. Rousseau lui écrivait de Môtiers en 1764 : « Je reconnais avec joie toutes vos anciennes bontés pour moi dans les vœux que vous daignez faire pour ma conversion. Mais, quoique je sois *trop bon chrétien pour être jamais catholique* (c'est nous qui soulignons), je ne m'en crois pas moins de la même religion que vous; car la bonne religion consiste beaucoup moins dans ce qu'on croit que dans ce qu'on fait; et ainsi, madame, restons comme nous sommes; et, quoi que vous en puissiez dire, nous nous retrouverons bien plus sûrement dans l'autre monde que dans celui-ci. »

décidé¹ quand son prudent ami Le Bègue lui dit qu'il reviendrait dans deux jours pour avoir une réponse. A son retour, Rousseau s'en remit au docteur comme connaissant les lieux, les personnes, son caractère et sa manière de vivre. Son ami, certain que les de Girardin auraient soin d'écartier tout ce qui pourrait troubler la tranquillité de leur hôte, qu'ils ménageraient son extrême sensibilité et lui procureraient l'espèce de bonheur dont il était encore susceptible, lui conseilla de choisir Ermenonville. D'ailleurs, l'étude des plantes étant devenue presque la seule occupation de Rousseau, il se plairait beaucoup dans une localité où des terrains très variés par des inégalités de hauteur et la diversité des sols, — des cultures de plusieurs espèces, des forêts, des eaux courantes ou dormantes nourrissent, dans un espace de deux mille toises, plus de plantes qu'il ne s'en trouve d'ordinaire dans dix lieues de pays².

M. et M^{me} de Girardin vinrent le surlendemain renouveler leur offre et Jean-Jacques l'accepta avec gratitude. Mais son ami voulut encore qu'au préalable il vît lui-même les lieux et examinât s'il y trouverait un logement à sa convenance, s'il consentirait à tenir de ses hôtes certaines choses dont ils ne pourraient pas recevoir le prix, comme l'habitation et quelques provisions. « Je hâtai le départ de M. Rousseau, dit Le Bègue de Presles, parce que j'étais obligé de me trouver à Paris la veille de Pentecôte, et que, s'il restait à Ermenonville, comme je l'espérais, il convenait que je passasse quelque temps avec lui. » Les deux amis partirent donc le 20 mai dans une « chaise » qui les mena à Louvres, où ils trouvèrent le carrosse et les chevaux de M. de Girardin. Tout satisfait et enchanté Rousseau dans l'essai de ce nouveau séjour et, le sur-

¹ Tous ces détails sont tirés de la *Relation* faite par Le Bègue de Presles en 1778 sur les derniers jours de Monsieur J.-J. Rousseau. Voir *Œuvres de Rousseau*, Paris 1820, t. XXII, Supplément.

² « René de Girardin, qui avait hérité d'une portion de la terre d'Ermenonville (en 1763) acquit le reste de ses cohéritiers et se fit ainsi un domaine de plus de 600 arpents, soit 820 hectares. » E. Lemarié, *Ermenonville ancien et moderne*, Dammartin (à 9 kilomètres d'Ermenonville), 1897.

lendemain, il écrivit à sa femme de faire ses paquets et de venir le rejoindre. Elle fut conduite à Ermenonville de la même manière que son mari. L'appartement qu'il avait choisi était dans un des pavillons situés en avant du château, dont il était séparé par des fossés remplis d'eau et une partie de l'avant-cour. La fenêtre de la chambre de Rousseau donnait sur un petit chemin bordé de murs et assez fréquenté. Il conduisait au village et y aboutissait à la route qui passait derrière le château et, dans la direction du N.-O., conduisait à Senlis. De la fenêtre, on voyait une belle verdure et le ciel. Au rez-de-chaussée, logeait le concierge du château avec sa femme¹.

Cette habitation devait, du reste, n'être que provisoire. Aussitôt que Rousseau eut accepté l'hospitalité de René de Girardin, celui-ci s'était empressé « de lui faire arranger un petit appartement sous un toit de chaume, situé au milieu d'un ancien verger. Cette habitation champêtre, dit de Girardin, semblait lui appartenir de droit, puisque, ayant été entièrement disposée suivant la description de l'Elysée de Clarens, il en était le créateur.... Tous les jours après son dîner, Rousseau venait dans ce petit verger, semblable à celui de Clarens, au milieu duquel était la chaumière qu'on arrangeait pour lui. Là, il s'asseyait sur un banc de mousse, pour y donner aux poissons et aux oiseaux ce qu'il appelait « le dîner de ses hôtes. » La première fois qu'il entra dans ce verger et qu'il y vit des arbres antiques, couverts de mousse et de lierre et formant des guirlandes au-dessus des gazons, des fleurs et des eaux qui s'étendent sous ces ombrages rustiques : « Ah ! quelle magie, dit-il, dans tous ces vieux troncs » entr'ouverts et bizarres que l'on ne manquerait pas d'abattre » ailleurs, et cependant cela parle au cœur, sans qu'on sache » pourquoi ! Ah ! je le vois, et je le sens jusqu'au fond de mon » âme, je trouve ici les jardins de ma Julie² ! »

¹ Lettre de Stanislas de Girardin à Musset-Pathay sur la mort de Rousseau Paris 1824, p. 8, 41-46. Bædeker, *Paris et ses environs*, 1891, p. 346. *Voyage à Ermenonville*, pp. LXIII, LXXXV. Lemarié, *Ermenonville*, p. 65.

² Extrait de la *Lettre de R. de Girardin à Sophie, comtesse de **** (ce doit

» Un rez-de-chaussée, un premier à deux petites chambres bien ensoleillées, dans un recoin voisin du château, mais caché derrière des touffes de bois : cette étroite et simple maisonnette annonçait assez ce qu'elle devait contenir, ou le ménage d'un honnête paysan, ou celui d'un vrai sage¹. »

Le marquis René de Girardin (1735-1808), colonel de dragons, maréchal de camp, issu des Girhardini de Florence, était un homme très bienveillant, qui aimait fort les lettres et les lettrés. Il avait beaucoup voyagé, en Italie et en Suisse,

être la comtesse Sophie d'Houdetot), sur les derniers moments de Rousseau, datée d'Ermenonville, juillet 1778, p. 31-36. C'est une des *Pièces justificatives* de la Lettre de St. de Girardin.

¹ « Hélas ! elle ne put être achevée avant la mort du sage ; elle l'était assez cependant pour être logeable. » (*Voyage à Ermenonville*, p. LXII.) « Il n'en reste aujourd'hui que quelques pans de muraille, un tas de décombres, au milieu des splendeurs actuelles de la nature. » (Grand-Carteret, *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*, Paris 1890. *Etat actuel d'Ermenonville*, p. 508.) — Dans une visite faite à Ermenonville en juin 1902, j'ai vainement cherché ce tas de décombres, et j'ai trouvé à sa place une jolie maison rustique habitée par l'intendant du domaine. Il y a eu de grands changements opérés dans le château et sur son ancien territoire, dont une partie, « le Désert » et le Grand Lac, se trouve actuellement réunie au domaine de Chaalis. Après la mort en 1874 de l'aîné des petits-fils de R. de Girardin, Ermenonville passa à un membre de la branche cadette de la famille, et il fut démembré après avoir perdu une partie de sa luxuriante végétation forestière. « Par un bonheur inespéré, la richissime M^{me} Blanc, et après elle, le prince de Radziwill, sont venus répandre, à propos, des flots d'or destinés à relever de ses ruines l'ancien domaine. » (Lemarié, *Ermenonville*, p. 69, 116.) Le château, le parc et les jardins ont donc été admirablement restaurés et modifiés et ils ne sont pas moins bien entretenus. Mais, tout en rendant justice au propriétaire actuel, qui l'était déjà en 1890, « un homme d'esprit et de cœur, » on peut regretter certaines ruines qui rappelaient directement Jean-Jacques. — Lorsqu'en novembre 1897 les restes mutilés de son tombeau furent déplacés en vue d'une restauration, et que l'opinion publique renouvelait quelques questions : Où sont les cendres du grand homme ? Est-il vrai que, comme on l'a dit, leur transfert au Panthéon n'ait été qu'un simulacre, ou encore, y auraient-elles été enlevées en 1814 ? ce prince fut le premier à demander qu'on pratiquât des fouilles au-dessous du mausolée. En outre, lorsqu'on eut constaté que le caveau qui avait renfermé le cercueil ne le renfermait plus, il invita lui-même un groupe d'érudits et de publicistes à venir s'en assurer. D'autre part, le 18 décembre, une Commission nommée par le ministre des beaux-arts, descendait dans les caveaux du Panthéon et retrouvait intacts dans leurs sarcophages les restes de Voltaire et de Rousseau. (Lemarié, *Le tombeau de J.-J. Rousseau dans l'Ile des Peupliers*.)

en Allemagne et en Angleterre, et il fut un des premiers en France à donner au parc des formes pittoresques. Réagissant contre le système de Le Nôtre, amoureux de la ligne droite et de la symétrie, il était partisan du « jardin anglais, » ou « jardin paysage, » qui recherchait surtout la variété, la liberté des allures, et visait plus à « naturaliser l'art » qu'à « artialiser la nature, » comme s'exprimait Montaigne. Il fit même un ouvrage, au titre fort significatif : *De la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, qui fut fort estimé, compta plusieurs éditions et fut traduit en allemand et en anglais.

Le château et le vaste domaine d'Ermenonville avaient été d'abord propriété des seigneurs de Chantilly, puis celle des Montmorency, et ils furent plus tard érigés en baronnie par Henri IV pour son ami de Vic. Le petit village d'Ermenonville, à l'extrémité orientale duquel est situé le château, est dans le département de l'Oise, à neuf lieues N.-E. de Paris. Il est au bord d'une charmante rivière, la Nonette, qui, après avoir passé par Ermenonville, Senlis et Chantilly, va se jeter dans l'Oise. Ermenonville a donné son nom à une grande forêt qui se relie à celles de Chantilly.

Lorsque de Girardin acquit le domaine, il le trouva dans un état pitoyable, comme on en peut juger par les lignes suivantes, écrites par le distingué collaborateur du marquis¹. Après avoir parlé d'une vallée fraîche et riante, d'une fertile et agréable prairie, d'une large rivière aux eaux pures, d'un site délicieux terminé à plus de deux lieues par une montagne que surmonte un village, au-dessus duquel s'élève encore une tour antique, — « ce que vous admirez là, dit-il, était il y a quelques années un marais impraticable, d'un aspect repoussant, un sol tourbeux, noyé par mille sources, que quelques canaux fangeux n'avaient pu dessécher, cou-

¹ Le vicomte Ch.-Gilbert Morel de Vinde, agronome, littérateur et dessinateur, conseiller au Parlement; puis président d'un tribunal de district à Paris; après la Restauration, pair de France, membre de l'Académie des sciences. Nous avons emprunté la citation au *Voyage à Ermenonville*, p. XXXIV. Cp. p. XLIII, note

verts soir et matin de vapeurs fétides ; d'ennuyeuses char-milles étouffaient partout la nature et en faisaient une plaine froide, désagréable et sans accident ; les coteaux existaient sans doute, mais invisibles : la forêt n'embellissait pas le site, ni n'invitait à la promenade. Des eaux impures, des herbes et des roseaux humides, étaient l'insipide décoration du jardin. »

Les renseignements sur le parc d'Ermenonville tel qu'il fut modifié par René de Girardin et Morel, en devenant un des plus beaux parcs de la France au dix-huitième siècle, ne nous manquent pas. Outre la relation de Le Tourneur, publiée à part en 1788, l'année même de la mort de son auteur¹, l'ouvrage de Grand-Carteret renferme, soit le récit d'« un pèlerinage à Ermenonville » par Léon Duvauchel, soit une notice précise sur son « état actuel, » et nous avons déjà signalé le petit livre plus récent de Lemarié. Malgré tout, ce parc est si varié, si compliqué que, quand on ne l'a pas visité soi-même, il n'est pas facile de s'en rendre bien compte. Ce que l'on comprend, en tout cas, c'est qu'il était extrêmement romantique, une vraie Suisse pittoresque en miniature (moins les glaciers), par là même admirablement conforme aux goûts et aux principes esthétiques de Jean-Jacques.

Il s'y trouvait non seulement de nombreuses inégalités du sol, des eaux courantes et des eaux dormantes, beaucoup d'arbres très divers et des forêts, mais encore « un archipel de petites îles, » dont l'île des Peupliers où Rousseau devait être inhumé, deux cascades et de nombreuses cascadelles, des ponts de tout genre, et deux lacs, le grand et le petit, celui-ci

¹ Le Tourneur (P.), né en 1736 dans le Cotentin, est surtout réputé pour avoir un des premiers fait connaître en France Shakespeare. Il en traduisit le théâtre, ainsi que les œuvres d'Young, les poèmes ossianiques, Clarisse Harlow, etc. Pendant quatre années il avait vu Rousseau à Paris, soit dans la société, soit en visite ; et il avait été un des premiers à se rendre à Ermenonville pour honorer son souvenir. Plusieurs années après, il y retourna, en compagnie de deux Anglais, l'un médecin, l'autre un lord du comté d'Essex. C'est ce dernier voyage qu'il raconte copieusement dans sa relation. Voir Alb. Jansen, *Jean-Jacques Rousseau. Fragments inédits. Recherches biographiques et littéraires*, Paris, Neuchâtel, Genève, Berlin, 1882, p. 79 ; *Biographie universelle*, art. Le Tourneur.

où se trouvait l'île des Peupliers, celui-là ayant plus d'un mille de circonférence, enfermé dans un cercle de montagnes entrecoupées de gorges profondes, couvertes de bruyères et de massifs de toute sorte d'arbres. Au delà de ce grand lac, s'étendait « le Désert. » « Là, dit Morel, le terrain est plus tourmenté ; il est même bouleversé : les eaux s'épanchent dans les lieux bas et forment des marais couverts d'arbres de toute espèce ; les sables plus apparents, le sol plus aride, les montagnes encore plus hautes et plus dépouillées en font un pays désert, très sauvage, dont cependant l'aspect n'a rien de rebutant. La grande variété d'effets, les arbres si différents d'espèces, de formes et de situations, le mouvement extraordinaire du terrain, les pelouses vertes des petites vallées, les gazons frais des vallons creux, parsemés de rochers, entremêlés de bruyères, tous les objets mélangés confusément, offrent un désordre, une sorte d'horreur qui a sa beauté. »

L'ensemble du domaine comprenait, outre le Désert, à l'ouest, le Grand Parc, au midi, et le Petit Parc, au nord. Ces deux Parcs sont séparés par le château, qui est baigné de tout côté dans les eaux de la Nonette. La vue qu'on a de la façade méridionale est particulièrement belle à cause du Petit Lac, de forme ovale, à l'eau pure et très bleue, tout encadré de beaux arbres échelonnés sur de petites collines, et à l'extrémité duquel apparaît, en face du château, l'île des Peupliers.

Si l'on se rend de Paris à Ermenonville d'abord par le chemin de fer jusqu'au Plessis-Belleville, puis par la poste, on est frappé du contraste que présentent de longues plaines vertes, presque sans arbres ni mouvements de terrain, peu habitées, et le vallon si frais, si plantureux, si boisé, si accidenté, paisible et bien peuplé, qu'a dû se creuser la Nonette et où l'on descend tout d'un coup pour arriver à Ermenonville.

Le parc d'Ermenonville convenait donc bien au caractère de Rousseau et aux dispositions dans lesquelles il se trouvait alors, et il en était de même de la famille de René de Girardin, comme on en peut juger par le récit qu'il a fait lui-même de

la vie de son hôte pendant les six dernières semaines de son existence. « Dès que Rousseau, dit-il, se vit en possession de la liberté et de la campagne, après laquelle il soupirait depuis si longtemps, sa passion pour la contemplation de la nature se réveilla de telle manière qu'il s'y livra avec des transports qui ressemblaient à de l'ivresse. Aussitôt que les petits oiseaux, qu'il attirait sur sa fenêtre avec un soin paternel, venaient y saluer la naissance du jour, il se levait pour aller faire sa prière au lever du soleil ¹... Il ramassait ensuite quelques plantes qu'il venait soigneusement rapporter à ses chers

¹ Voici, d'après le *Voyage à Ermenonville* (p. XCIV), la prière journalière que Jean-Jacques adressait alors à Dieu : « Souveraine Puissance de l'Univers, Etre des êtres, sois-moi propice ; jette sur moi un œil de commisération. Vois mon cœur ; il est sans crime ; je mets toute ma confiance en ta bonté infinie, et tous mes soins à m'occuper de ton immensité, de ta grandeur, de ton éternité. J'attends sans crainte l'arrêt qui me séparera des humains : prononce ; termine ma vie, et je suis prêt à paraître aux marches de ton trône, pour y recevoir la destinée que tu m'as promise en me donnant la vie et que je veux mériter en faisant le bien. »

Telle qu'elle nous est transmise, on voudrait cette prière plus évangélique : le Sauveur n'y est pas même nommé ! Cependant on aime à y remarquer soit la première demande : « Sois-moi propice ; jette sur moi un regard de commisération ! » qui rappelle un peu la prière du péager de la parabole, soit la déclaration qui vient peu après : « Je mets toute ma confiance en ta bonté infinie. »

Il est intéressant de comparer à cette prière celle, remarquable aussi et très longue, que Rousseau faisait à vingt-cinq ans et qu'on peut lire dans Sayous, *Le XVIII^e siècle à l'étranger* (t. I, p. 236).

Nous avons retrouvé dans les *Œuvres inédites de Rousseau*, publiées par Musset-Pathay (Paris, 1825, t. I, p. 7), la courte prière transmise par Le Tourneur. Musset-Pathay dit la tenir d'un éditeur bien connu des Lettres de M^{me} de Sévigné (de Monmarqué ?), qui disait lui-même la tenir de Jacob Kolb, homme de lettres, attestant en avoir vu l'autographe. Musset-Pathay la considère comme antérieure à 1735 et de l'époque où Rousseau logeait chez M^{me} de Warens. Mais quand on la compare avec celle que communique Sayous et qui est vraiment du temps où Jean-Jacques ne se séparait jamais de M^{me} de Warens dans les vœux qu'il formait, suivant ses propres expressions, on est frappé du contraste qu'elles présentent.

L'une est aussi courte que l'autre est longue : les extraits qu'en donne Sayous s'étendent de p. 236 à p. 239. En second lieu, si l'une, pour ainsi dire, parcourt tout le champ de la dogmatique et de la morale, l'autre est strictement pratique.

Sous ces deux rapports, l'une est bien la prière d'un vieillard solitaire ; l'autre, celle d'un très jeune homme.

Enfin, dans l'une, Rousseau demande pour M^{me} de Warens (et pour son père à

oiseaux, qu'il appelait « ses musiciens, » et venait déjeuner avec sa femme, ensuite il repartait pour des promenades plus éloignées.... Tantôt il se promenait dans les plaines fertiles, tantôt dans les prairies parées de mille fleurs, dont chacune avait pour lui son mérite ; tantôt il montait sur les coteaux ou parcourait les pâturages ombragés d'arbres fruitiers. Le plus souvent, et surtout dans les ardeurs du jour, il s'enfonçait dans la profondeur de la forêt ; d'autres fois, il se promenait en rêvant sur le bord des eaux, ou bien gravissait les montagnes couvertes de bois et qui dominant le village. Le pays le plus sauvage avait pour lui des charmes d'autant plus intéressants qu'il y trouvait mieux la touche originale et franche de la nature. Les rochers, les sapins, les genévriers tortueux y rappelaient de plus près à sa féconde imagination les situations romantiques du pays bien-aimé de son enfance et lui remettaient sous les yeux les heureux rivages de Vevey et les rochers... de Meillerie. Un jour il découvrit... une cabane pratiquée dans le roc, avec quelques inscriptions gra-

lui) les mêmes grâces que pour lui-même, tandis que l'autre est strictement personnelle.

Ce qui confirme encore l'opinion que la prière transmise par Le Tourneur était la prière journalière de Rousseau à Ermenonville, c'est que le narrateur était en très bons termes avec R. de Girardin, comme il l'indique lui-même, p. LX. Ce qui le prouve encore mieux, c'est la note de la page VIII : « Toutes les citations qu'on trouvera (dans cette Introduction) sont tirées des *Confessions*, non de la partie qui a déjà paru, mais de celle dont on attend la publication. » En effet, il n'a pu agir ainsi qu'après avoir eu entre les mains le manuscrit qu'avait encore de Girardin et qui fut donné plus tard par M^{me} Rousseau à la Convention nationale. La *Relation* a été publiée à part en 1788 et les six derniers livres des *Confessions* ont paru pour la première fois en 1789. Non en 1788, comme le dit Musset-Pa-thay (*Histoire de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 461). Un exemplaire de l'édition de 1789, qui fut censurée par le Conseil, se trouve à notre Bibliothèque publique. (Voir une Préface de Marc-Monnier en tête de l'édition des *Confessions* publiée à Paris en 1881, p. XXX.)

Ajoutons que Le Tourneur, à propos de la mort de Jean-Jacques, cite des passages d'une lettre de Girardin à M^{me} d'Houdetot, qui ne fut publiée qu'en 1824 et sur laquelle nous reviendrons.

Il est donc très probable que de Girardin aura aussi communiqué à Le Tourneur la prière qu'il a rapportée, et qu'elle se trouvait, de même que l'Allégorie, dans les divers papiers laissés par Rousseau et recueillis par son hôte.

vées sur des rochers qui s'avancent jusque sur le bord d'un lac (le Grand Lac), dont la situation a quelque ressemblance avec celle du Lac de Genève; je vis tout à coup ses yeux se mouiller de larmes, tant son cœur éprouvait d'émotion.... Il fut longtemps sans pouvoir retrouver de lui-même cet endroit, parce qu'il... était toujours trop occupé de songer à autre chose pour penser à son chemin... et oubliait tous les points de la boussole, toutes les heures, et jusqu'à celle de son dîner. Le plus souvent sa femme était obligée de le chercher, de l'appeler de tous côtés; mais il prenait tant de plaisir à s'égarer que c'eût été une véritable cruauté de l'en priver à force de soins importuns. »

Le verger où l'on préparait sa maisonnette, et « où personne n'entrait que lui et nous, était notre point de réunion tous les jours après-dîner. Lorsqu'il était impossible de m'y rendre, je lui envoyais le plus jeune de mes enfants qu'il avait pris dans une grande affection et qu'il appelait son « gouverneur; » il allait alors se promener avec lui, lui faisait remarquer et lui apprenait à reconnaître tout ce qu'il voyait. De son côté, le petit bonhomme... lui servait à ramasser toutes les plantes qu'il avait envie de cueillir. Ordinairement, il venait nous retrouver le soir, lorsque nous nous promenions sur l'eau, et il se plaisait tellement à ramer que nous l'appelions notre « amiral d'eau douce. » Dans le calme de la soirée,... il aimait à entendre, sous les arbres voisins des rivières, le son de nos clarinettes. Cette mélodie... lui rendit bientôt le goût de la musique à laquelle le tintamarre actuellement à la mode l'avait fait renoncer. Déjà il avait composé quelques airs pour nos petits concerts de famille, et il avait repris la résolution d'achever en hiver différents morceaux de sa musique.... Ma fille aînée, qui jusque-là n'avait vu dans la musique qu'un art difficile,... voyant, lorsqu'il chantait la sienne sans voix et pourtant de la manière la plus touchante, que la musique pouvait devenir d'autant plus intéressante qu'on y mettait moins de mots et plus d'idées, plus de goût et moins de bruit, parut désirer alors d'apprendre à chanter; il s'offrit de lui-même pour lui enseigner

son secret, qui consistait, disait-il, surtout à ne pas plus forcer sa voix en chantant qu'en parlant, parce que le moyen le plus sûr pour se faire écouter, c'est de parler bas et de parler bien. Je ne reçus point d'abord cette offre, dans la crainte de la peine que cela devait lui donner; mais il insista, « trop heureux, cria-t-il avec transport, de trouver enfin une occasion de témoigner ma reconnaissance. »

» Faire tous les jours à peu près la même chose,... n'avoir que des amusements doux, sans aucune de ces secousses que donnent les grandes peines ou les grands plaisirs, aurait pu paraître... trop monotone pour des cœurs vides et des imaginations froides; mais pour un solitaire tel que lui, dont le cœur était en paix, dont le repos ne consistait pas à ne rien faire, mais à n'avoir rien à faire, il n'était besoin que des... beautés de la nature pour exciter, exalter son génie. Tout concourait ici à exciter en lui le besoin de se communiquer ses idées. S'il eût seulement vécu dix ans de plus, l'univers eût sans doute hérité d'une bien riche succession, mais il n'aurait jamais rien publié de son vivant, car il s'était fait, avec raison, un principe invariable de ne plus se remettre sur la scène du monde.... Et cependant, par une suite de cette vile persécution à laquelle s'étaient acharnés tous les partis contre un homme qui n'avait jamais voulu être d'aucun et qui était au-dessus de tous, à peine était-il arrivé ici que toutes sortes de bruits absurdes se répandaient à Paris; on y débitait de toutes parts que les mémoires de sa vie paraissaient. » De Girardin, « alarmé du chagrin que pourrait lui causer cette nouvelle, surtout s'il venait à l'apprendre de quelque bouche indiscrete, » se détermina à lui en parler. Mais il n'en parut point affecté. Il répondit que l'unique exemplaire de son écrit avait été « remis en pays étranger, dans des mains sur lesquelles il pouvait compter, que par conséquent l'ouvrage dont on parlait à Paris, ou n'existait pas, ou n'était pas de lui, ce qui ne manquerait pas d'être reconnu dans un autre temps. Cette extrême tranquillité de sa part m'eût étonné, mais il était rendu à lui-même; son caractère naturel était la gaieté, l'humanité et la tendresse; il

fallait que l'orage fût tout près de lui, lorsqu'il parvenait à bouleverser son âme; mais lorsqu'il se retrouvait avec de bonnes gens, il reprenait toute sa bonhomie naturelle.... Ici, il ne recevait aucune lettre, n'avait aucune affaire; son unique exercice était de ramasser des fleurs, de rêver dans les bocages, de voguer sur les eaux, d'errer dans les bois;... s'il n'était pas aimé par une seule personne autant qu'il aurait voulu l'être, parce que chacun de nous avait d'autres liens, il l'était par tous ensemble autant qu'il le méritait.... Nous le désirions toujours et nous ne le cherchions jamais.... C'était l'excellence de son cœur, manifestée dans ses écrits comme dans ses discours, qui avait entraîné le mien vers lui, par une attraction toute puissante. Si le souvenir amer de l'injustice des hommes ne lui permettait pas de compter sur un bonheur permanent, du moins je suis assuré qu'il jouissait du loisir et commençait à retrouver le repos de jour en jour; sa physionomie se déridait, il revenait insensiblement... à son état naturel, qui était d'aimer tout le monde et de chercher à répandre sans cesse son cœur autour de lui par des actes de bienfaisance et de charité; il avait si bien repris sa gaiété, franche et naïve comme celle de l'enfant, que souvent, sur le grand banc de gazon du verger, il nous faisait tous rire, petits et grands, par ses « contes à la suisse. »
